

LANTERNE MAGIQUE

REVUE CRITIQUE DES THÉÂTRES, CONCERTS ETC., ETC.

Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

Paraissant tous les Dimanches

Tout envoi non affranchi sera rigoureusement refusé.

RÉDACTION

PLATON-POLICHINELLE, ANATOLE DU GOURGUILLON.

Directeur-gérant L. LABASSET
Bureaux du journal, Rue Lafond, 10 Lyon.
(Boîte dans l'allée.)

ILLUSTRATION

TOLETTOC, CABRIONIDAS ET PAUL DESRUES.

DULAURENS.

M. Dulaurens, né à Beaumont-lez-Roger (Eure), en 1826, a fait ses études aux collèges de Laigle et d'Argentan. Après ses études terminées, il a fait partie de plusieurs administrations publiques, et entr'autres il a pratiqué la loi du 22 frimaire an VII, c'est-à-dire l'enregistrement et les domaines.

A la suite d'excessives dépenses faites dans les courses et pour les chevaux, dont il était amateur passionné, M. Dulaurens dut, par ordre de sa famille, s'engager dans l'armée.

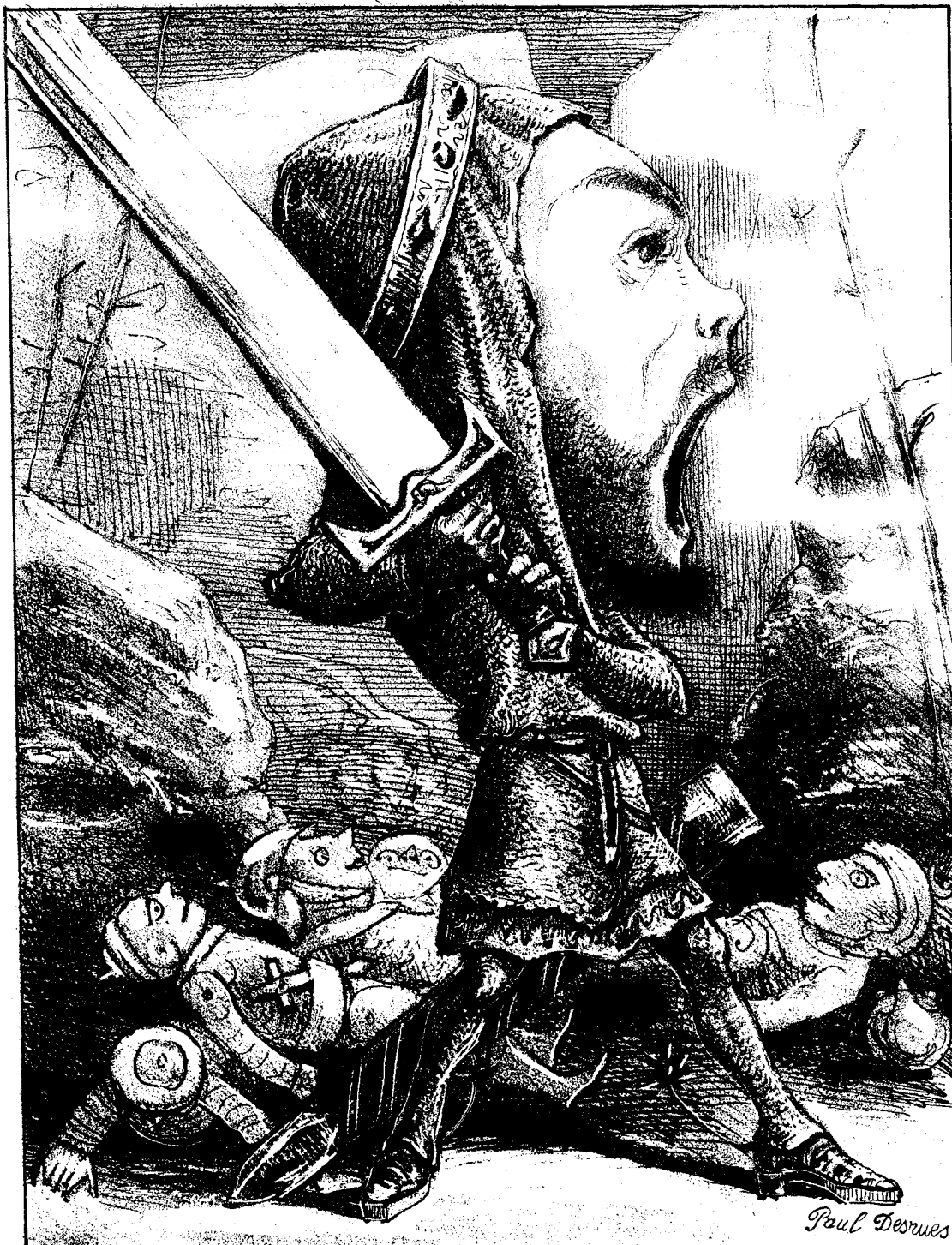
Il se trouvait dans un régiment de ligne (le 47^e, qui doit entrer prochainement dans nos murs), à Nantes, au moment de la révolution de 48. Il était alors secrétaire du trésorier, et en dehors de son service ordinaire, secrétaire du général Bréa, et ensuite du général Gérard. La municipalité de Nantes organisait un grand concert au bénéfice des pauvres, et l'on avait eu recours au cadre de chœurs du 47^e qui, à cette époque, possédait dans ses rangs un certain nombre de chanteurs dont cinq ou six ont fait depuis les beaux jours des théâtres de grande ville en France et à l'étranger. Le colonel mit ses hommes à la disposition de M. Solié, chef d'orchestre du théâtre. M. Solié, en faisant le classement des voix, remarqua celle de Dulaurens et le désigna pour chanter les soli. De là naturellement jalousie de tous les camarades qui ne voulaient pas se faire damer le pion par un petit bonhomme pareil.

Mauvaise humeur d'un côté, de l'autre entêtement de Dulaurens ; — lorsqu'arriva à propos une célébrité, Duprez, qui voyageait avec sa troupe, on parla au célèbre ténor d'un caporal qui avait un organe exceptionnel. Duprez demanda à le voir et à l'entendre. Le lendemain, à l'Hôtel du Commerce, M. Duprez disait à son protégé : Vous ne ferez jamais qu'un mauvais soldat, et il y a en vous de quoi faire un bon artiste ; voulez-vous aller au Conservatoire, tenez-vous prêt à partir, j'irai demain voir le général et je vous fais donner un congé.

Ce qui fut dit fut fait. Deux jours après, au moment où Dulaurens se présentait chez le général Gérard à son heure accoutumée, il y fut reçu pas une boutade du général qui lui remit en mains une permission de quinze jours, et en même temps une punition de quinze jours de salle de police infligée par le colonel pour n'avoir pas suivi la voie hiérarchique. Mais Dulaurens qui, en sa qualité de secrétaire du trésorier, était en



DULAURENS.



Exterrrrrminons les Sarrasins. (Roland à Roncevaux).

rapport direct avec l'intendance, s'en fut directement trouver le sous-intendant militaire, muni de sa permission délivrée par le général, et se fit délivrer une feuille de route datée du jour même. Nanti de cette feuille de route, il rentre gaillardement au quartier, et quand l'adjudant de service vint lui signifier de se rendre à la salle de police, il ne put obtenir d'autre réponse réglementaire : « Pardon, je suis en route depuis ce matin, je ferai ma salle de police quand je reviendrai... si je reviens. »

Voilà donc Dulaurens en route pour le Conservatoire. Huit mois plus tard, le 22 juillet 1850, Dulaurens partageait le prix de chant avec Merly et Chapuis, et le 25 du même mois il dinait à la table de son colonel, à Angers, et le lendemain il avait l'honneur de se faire entendre chez M. le général d'Uzer. Inutile de dire qu'il ne fut plus question de salle de police. Mais toute médaille a son revers. Le congé de quinze jours délivré par le général Gérard avait été échangé contre un congé de six mois renouvelable demandé par M. Auber et M. Meyerbeer pour leur nouveau pensionnaire. Dulaurens fut alors engagé au théâtre de l'Opéra national, dirigé par M. Seveste, aux appointements fabuleux de 250 francs par mois pour jouer 22 fois. C'était superbe pour commencer, tout allait bien sauf les paiements. M. Seveste faisait peu d'argent et l'époque de la révolution était peu propice au développement d'un théâtre nouveau. M. Dulaurens, qui avait eu l'heureuse chance de chanter devant M. Lebohe, fut présenté par lui à M. de Morny, qui fut pour lui depuis un puissant protecteur. M. Lebohe prêta quelques louis et M. de Morny obtint de nouveaux congés. Les louis de M. Lebohe s'écoulaient, et les mois aussi sans paiements, alors vint à Paris M. Mequet, directeur du théâtre de Brest, qui proposa à Dulaurens de l'engager aux appointements de 600 fr. C'était une fortune, aussi Dulaurens accepte sans s'occuper plus des permissions militaires. Huit jours après, Dulaurens débutait au théâtre de Brest, et le jour de son second début, MM. les gendarmes, qui l'attendaient à la porte de sortie, lui firent l'honneur de lui donner l'hospitalité pendant vingt-trois jours dans le château d'Anne de Bretagne. Grâce à la bonté du général Noël, qui commandait à Brest, il put échapper la prison militaire et être enfermé dans une chambre séparée (ce qu'on appelle pistole), et là encore la protection de M. de Morny fit régulariser sa position et il continua sa carrière sans en-

(La suite page 2.)

combre; depuis lors cela ne fit que croître et embellir. Nous le voyons depuis à Rennes. Deux années ensuite, au Théâtre-Lyrique, où il a joué quatre-vingts fois *la Sirène* et les *Lavandières de Santarem*; ensuite à Lille, de Lille à Marseille, de Marseille à Nîmes où il est resté deux ans, de Nîmes à Strasbourg, de Strasbourg à l'Opéra, où il a joué 133 représentations en 22 mois, et de l'Opéra à Lyon, où il nous a donné jusqu'à ce jour 234 représentations, avec tout au plus deux ou trois indispositions en trois années. A le voir, personne ne se douterait de sa force physique, mais en alignant le nombre énorme de représentations qu'il a données, et en sachant que son costume de *Roland* pèse 40 livres, on sera étonné de penser que l'année dernière, à la création de cet ouvrage, il a joué *Roland* vingt-cinq fois du 27 février au 30 avril. Il y a de quoi éreinter un colosse.

C'est Bruxelles, dit-on, qui va bientôt posséder cet éminent artiste que le public Lyonnais a tant de fois applaudi et rappelé, comme il l'a fait encore dans la dernière représentation de *Roland à Roncevaux*.

SOUVENIRS D'UN LYONNAIS.

COMMENT JE SUIS DEVENU JOURNALISTE.

Ceci se passe à Paris.

J'avais 20 ans, j'étais dans l'âge des fraîches illusions, des poétiques amours. Je rêvais alors, ô naïveté adorable ! d'être aimé pour moi-même.

Voyons, la main sur la conscience, quel est celui de mes lecteurs mâles qui n'a pas eu de ces faiblesses là, au printemps de la vie ?

Je venais d'être nommé surnuméraire dans une grande administration, aux appointements fabuleux de 1,200 fr. en perspective au bout de deux ans, et je perchais au quatrième étage d'une maison, de ce que nous appelions alors le « vieux quartier latin. » Les subsides que je tenais de la munificence paternelle n'étaient pas considérables, aussi la carte de mes folies de jeune homme était médiocrement variée.

Je passais la majeure partie du temps qui n'était

point absorbé par mes occupations bureaucratiques, accoudé sur l'appui de ma fenêtre, le front dans les nuages, le regard vague, la pensée vagabonde, ayant tout Paris à mes pieds. Avec des habitudes semblables, l'intérieur de mes voisins et voisines d'en face n'eurent bientôt pour moi plus de mystères. Je devais être, ma foi, bien gênant, mais que m'importait ?

Je dois dire cependant que le ciel de mon bonheur n'était point sans nuage; j'avais remarqué, avec dépit, que les persiennes du deuxième étage s'obstinaient à rester fermées; était-ce hasard ou préméditation? Mystère !...

Ma curiosité était arrivée à son paroxysme.

Un jour, enfin, que je me tenais à mon observatoire habituel, les fenêtres s'ouvrirent toutes grandes... je fus ébloui ! Tout ce qu'une imagination de poète peut rêver de plus idéalement adorable, vivait, souriait à quelques pas de moi.

Je ne pus retenir un cri d'admiration.

Ma gracieuse apparition, curieuse comme toute fille d'Eve, leva la tête vers les hauteurs de mon quatrième. Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles. C'était une céleste jeune femme de 25 ans, elle avait de grands yeux veloutés et profonds, une bouche d'enfant, un col de cygne, des cheveux noirs comme l'ébène des bords du Gange. A la fixité de mon regard, à la rougeur de mon front, elle devina, sans doute, l'impression qu'elle produisait sur moi, car elle se retira discrètement, mais sans colère; c'était plutôt de la coquetterie satisfaite que de la pudeur alarmée. Ce jour là, je ne dinai pas.

Pour la première fois de ma vie, j'aimais; que dis-je, j'adorais, avec toute la fougue d'un cœur de 20 ans, la plus poétique des femmes.

L'aventure se présentait hérissée de difficultés, entourée d'ombre et de mystère, en fallait-il davantage pour transformer mon caprice en fol amour ?

A partir de ce moment, je ne quittai presque plus mon poste d'observation. J'y passai des heures entières, abîmé dans la rêverie, l'imagination surexci-

tée par le souvenir de cette tête angélique, de ce sourire enchanteur, à peine entrevus, tantôt fou de joie quand elle se penchait à son balcon, souriante, gracieuse; tantôt le cœur affreusement serré, l'âme pleine de sombres pensées, quand je ne l'avais point entrevue.

Ces jours là, je songeai vaguement au suicide; bref, j'étais le mortel le plus malheureux qui s'abritât sous la calotte... d'un chapeau « cylindre. » Tout entier à mon amour, je négligeais les affaires de mon administration, j'étais rêveur, distrait, je maigrissais affreusement, enfin, dernier symptôme de folie... je faisais des vers !...

Je souffrais trop, je résolus d'en finir.

Dans ce but, je guettaï, avec la patience d'un chat, la sortie de mon idole. L'occasion ne se fit pas attendre. Un soir que ses persiennes étaient entr'ouvertes, je la vis procéder, avec cet art tout féminin, aux mille petits détails de sa toilette; mais rassurez-vous, rien de « schoking » ne se passa.

Mon cœur battait une charge infernale dans ma poitrine. Ses petites mains gantées, son chapeau coquettement noué, le dernier coup-d'œil donné à son miroir, elle mit la main sur le bouton de sa porte.

L'instant suprême était arrivé ! je saisis mon chapeau et descendis, comme une avalanche, l'échelle qui me servait d'escalier. O bonheur ! j'arrivai juste à temps pour lui voir tourner l'angle de la rue. Je la suivis en repassant dans ma tête tous les arguments que je tenais en réserve pour lui peindre ma flamme (vieux style).

Le moment décisif approchait, la rue était solitaire, je ne pouvais reculer. Appelant donc à mon aide tous les trésors de mon éloquence, je m'avançai pâle, l'œil humide, le chef découvert... A ma vue, elle parut étonnée, son visage prit une expression sévère qui me glaça. N'importe ! j'avais franchi le Rubicon, impossible d'aller en arrière. Rajustant donc les pointes de mon faux col : Ange de mes rêves, lui dis-je *amoroso*, si vous saviez combien je vous aime ! cet amour est tout à la fois la joie de ma

MONSIEUR DE LA JOBARDIÈRE A PARIS.

(Suite.)

Il est nuit, et pour quelqu'un qui ne connaît pas Paris, la chose ne laisse pas que d'être un tantinet scabreuse.

Il s'informerait bien à quelqu'une des personnes qui le coudoient en passant, mais chaque individu qui passe offre à son imagination surexcitée la silhouette d'un filou; aussi se résout-il à chercher seul, et le voilà le nez au vent, arpentant les abords de la gare lyonnaise.

Enfin, après un quart d'heure environ de promenade, une heureuse chance, comme il en arrive parfois aux gens qui baillent aux corneilles, lui fait découvrir une lanterne oblongue sur laquelle sont écrits ces mots sacramentels :

HOTEL GARNI. — ON LOGE A LA NUIT.

— Je crois que voilà mon affaire, se dit M. de la Jobardière; entrons, je passerai toujours la nuit,

et si demain la maison me plaît, je m'y établirai définitivement.

Il entre en effet. La maîtresse d'hôtel est une grosse femme assez forte en couleur et vêtue avec cette quasi négligence qui caractérise les propriétaires de maisons meublées d'une origine douteuse.

La désinvolture de la dame ne revient pas beaucoup à notre voyageur; mais il n'est pas assez familiarisé avec les allures et les physionomies d'une ville comme Paris pour concevoir des soupçons alarmants.

Aussi, comme avant tout il est pressé de réparer un peu les fatigues du voyage, se hâte-t-il de conclure marché pour une chambre à titre provisoire.

Il suit alors son hôtesse jusqu'au quatrième étage où se trouve situé l'ancre qu'on lui destine, et est introduit dans une pièce carrée assez malpropre, garnie d'un lit en bois peint sans rideaux, d'une petite table en noyer sans tapis, auprès de laquelle une chaise unique fait sentinelle, et éclairée par une fenêtre vêtue, d'un côté seulement, par un rideau blanc presque noir, mais en revanche orné de nombreuses déchirures.

Certes, l'aspect du lieu est peu fait pour enchanter celui qui va, ne fut-ce que pour une seule nuit, y reposer ses mânes; mais en ce moment, à part le sommeil le plus cataleptique qui l'obsède, M. de la Jobardière est travaillé par une de ces petites nécessités fâcheuses inhérentes à la nature humaine, qui ne lui laisse de lucidité que pour remarquer l'absence d'un petit meuble fort consolateur en pareille occurrence. Aussi son premier soin est-il d'en faire l'observation à son introductrice.

— Ah ! l'incrédule ! dit celle-ci.

— Non, pas ça, répond M. de la Jobardière, pas ça; c'est le vase nocturne que je voudrais.

— Eh bien ! oui, l'incrédule, j'avais bien dit. Là dessous, mon cher monsieur, là dessous; et elle indique alors le dessous du lit en se penchant, et pousse même la courtoisie jusqu'à s'emparer de l'ustensile qu'elle présente bravement à M. de la Jobardière.

Celui-ci, quoique fort pressé, hésite néanmoins à s'en servir immédiatement, vu la présence de cette noble matrone, qui s'est mise en devoir de faire la

vie et son tourment ! Je souffrais trop, j'ai voulu vous parler, j'ai voulu entendre le son de votre voix, m'enivrer de votre atmosphère parfumée ; oh ! de grâce ! ange ou femme, dites-moi que votre cœur n'est point insensible à mes feux (vieux style toujours), ou j'expire d'amour à vos pieds !...

Tout ceci était débité d'une voix émue et avec accompagnement d'une mimique savante ; un marbre eût été touché...

Mais elle, oh les femmes ! les femmes ! tournant dédaigneusement vers moi son petit museau blanc et rose : Monsieur, me dit-elle d'un ton sec, veuillez cesser votre absurde langage ! je ne suis pas d'humour à écouter plus longtemps vos stupides folies ; et elle pressa sa marche. Oh oui ! je suis fou, continuai-je, en mesurant mon pas sur le sien, mais, ô femme cruelle ! ne comprenez-vous pas que c'est d'amour pour vous ? au nom du ciel ! ne soyez pas sans pitié pour celui qui... Assez, monsieur, dit-elle en s'arrêtant, le visage empourpré par la colère, veuillez mettre fin à vos inconvenantes bouffonneries, sinon je vous apprendrai qu'on ne se moque pas impunément d'une femme honnête.

Emporté par la passion, je ne tins aucun compte de ses menaces, et continuai la peinture de mon fol amour. Quand tout à coup, amer souvenir ! un gros homme en parapluie, rougeaud, ventru, décoré, se précipita entre nous en mugissant : Grands Dieux ! ma bonne amie, qu'y a-t-il ? Toi, Octave, répondit-elle, et elle s'évanouit.... Tableau !...

Je levai les yeux sur ce malencontreux personnage, et terrifié, stupéfié, médusé... je reconnus... devinez qui?... Mon chef de bureau !... c'était le mari !...

Je m'enfuis et cours encore...

EPILOGUE.

Octave apprit tout.

Le lendemain je fus naturellement prié de donner ma démission.

couverture et ne paraît pas du tout disposée à se retirer pour si peu.

— Je vous remercie, madame, dit enfin M. de la Jobardières perdant patience, je vous remercie beaucoup, mais...

— Monsieur a-t-il besoin d'autre chose, dit l'hôtesse.

— Non, pas pour le moment.

— Alors, je souhaite à monsieur une bonne nuit. Et cette fois l'hôtesse a fait un demi-tour, à la grande satisfaction de M. de la Jobardières, qui commence à éprouver ce vague besoin de danser alternativement sur une patte et sur l'autre ; ce qui est toujours le précurseur obligé de quelque catastrophe.

M. de la Jobardières attend avec une vive anxiété que la porte se referme, lorsque tout à coup la dame se retourne vivement.

— J'oubliais... Monsieur veut-il déjeuner demain matin ?

— Déjeuner... Je ne sais pas, mais pour le moment...

— Parce qu'on aurait monté à monsieur ce qu'il aurait désiré à l'heure qu'il aurait choisie.

Il fallait vivre cependant.

C'est alors que je me jetai dans les bras du petit journalisme.

Si vous me trouvez quelquefois la « corde triste », ne m'en veuillez pas, chers lecteurs, charmantes lectrices, mais plaignez-moi plutôt, car j'ai tant souffert !

Anatole DU GOURGUILLON.

FAUSSE NOUVELLE.

CANARD LYONNAIS.

Nous sommes heureux d'annoncer au public qu'il paraîtra bientôt à Lyon un grand journal illustré, organisé tout simplement comme les meilleurs de la capitale, donnant, nous le croyons du moins, à ses lecteurs et admirateurs, quatre pages remplies des meilleurs articles et des plus beaux dessins que l'on ait jamais faits. L'on nous assure que sous le rapport de la fondation, l'administration, la rédaction, l'impression, ainsi que la grrrrande quantité de fonds (*car nous croyons qu'il sera monté par actions et que le capital social atteindra plusieurs millions!!!*) il se promet d'enterrer tous ses confrères et indignes concurrents, présents et futurs. Chose étonnante, surprenante et ébouriffante, ce grand chef-d'œuvre sera donné, (c'est le mot,) pour la modique somme de dix centimes (deux sous).

QU'ON SE LE DISE ! BOUM... BOUM... (Parade).
Est-ce assez clair !...

L. L...

N. B. — Des affiches monstres annonceront l'apparition de ce merveilleux phénomène, qui ne le cédera en rien au fameux serpent de mer du *Constitutionnel*.

— Non, j'aime mieux attendre, je vous dirai cela demain, mais pour l'instant, je voudrais...

Et cette fois la physionomie et l'attitude de M. de la Jobardières sont tellement expressives que l'hôtesse ne peut s'y méprendre, et elle s'écrie aussitôt :

— Ah ! très-bien ! très-bien ! mille pardons, je vois ce que c'est. Et elle sort alors en fermant la porte derrière elle.

Il était temps ; M. de la Jobardières avait déjà pris un léger à-compte dans ses chausses ; mais enfin tout n'était pas complètement perdu.

Cependant, il était écrit que l'honneur serait malgré tout quelque peu compromis ; car à peine M. de la Jobardières avait-il commencé son opération solitaire que soudain l'hôtesse reparait, armée d'une clef.

— Ne vous dérangez pas, s'écrie-t-elle, c'est la clef que j'avais oublié de mettre en dedans.

T. DE B.

(La suite au prochain numéro.)

LA CHANSON DE L'ÉPICURIENNE

Extraite des Cosaques de l'Enfer,

Pièce inédite de MM. de C... et M. de B..., musique de H**.

REFRAIN :

Femme peu sauvage,
Me moquant du sage,
Mon amour danse et fait rage ;
Buvant et chantant,
J'ai pour tout bagage
Un verre et puis mon amant.
Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
C'est là le refrain
De l'Epicurienne,
Tin, tin, tin, tin, tin, tin,
Qui porte sa chaîne
En narguant le chagrin.

I

Lorsque je naquis, ma mère
Me mit un thyrse à la main ;
Et je tétai dans un verre,
Faisant de l'œil au méd'cin.
Maintenant, franche luronne,
Rien ne peut plus m'arrêter,
Je suis l'Amour et je donne
A tous sans jamais compter.

II

Et j'irai tant que sur terre
J'aurai, bienheureux destin !
Une goutte dans mon verre,
Un peu d'amour clandestin.
Enfin, quand j'cass'rai ma pipe,
Si j'aperçois Lucifer,
Je le débauche et l'agrippe,
Pour chanter jusqu'en enfer :

CORRESPONDANCE.

A M. Jacquet. — Votre article passera bientôt ainsi que la chanson

A un *Postier*. — Votre cauchemar a besoin d'être revu et arrangé. Merci tout même pour l'envoi.

A M. Jean-Pierre. — Vos renseignements sont insuffisants pour arriver au but que vous nous proposez. Veuillez donc les compléter si vous voulez nous rendre la chose possible.

A M. Casque-à-Mèche. — Vous n'avez pour cela qu'à vous présenter à l'imprimerie et l'on vous remettra ce que vous désirez.

A M. X.-Y. — Merci. Passera sous peu. Nous désirerions faire votre connaissance, soyez assez bon pour nous répondre si la chose est possible.

LA CHANSON DE L'ÉPICURIENNE

Extraite des COSAQUES DE L'ENFER

Pièce inédite de M.M. de C... et M de B...

Musique de H***



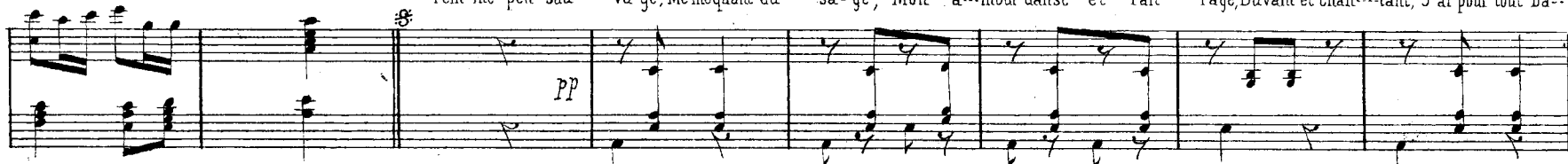
Mouv^t de Polka Mazurka.



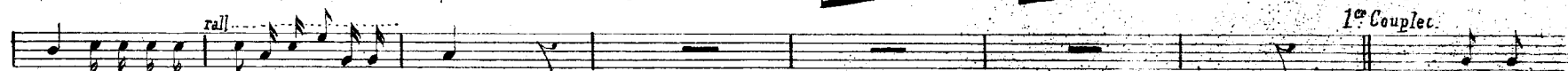
REFRAIN.



Fem-me peu sau-va-ge, Memoquant du sa-ge, Mon a-mour danse et fail rage, Buvant et chan-tant, J'ai pour tout ba-



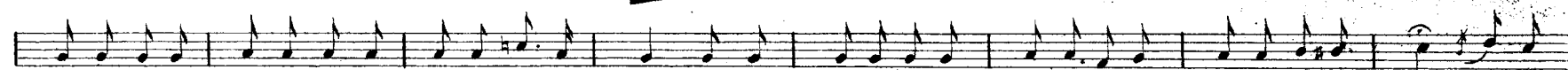
ga-ge, Un verre et puis mon a-mant, Tin, tin, tin, tin, tin, tin, C'est là le re-frain De l'E-pi-cu-rien-ne, Tin, tin, tin, tin, tin, tin.



tin, Qui por-te sa chaîne En narguant le cha grin.

1^{er} Couplec.

Lorsque



je na-quis, Ma mè-re me mit un thyse à la main, Et je té-tais dans un ver-re, Fai-sant de l'œil au mèd'-cin, Main-te-



nant fran-che lu-ron-ne, Rien ne peut plus m'ar-rê-ter, Je suis l'a-mour et je don-ne A tous sans ja-mais comp-ter.

